2 décembre 1964

« Colourless green ideas sleep furiously
Furiously sleep ideas green colourless »

Si je n'étais devant un auditoire francophone, je pourrais tout de suite émettre :

"voilà qui s'appelle parler ".

Mais il se trouve, que je dois supposer que malgré l'évidente nécessité du bilinguisme dans notre culture, il y a quelques personnes ici, qui n'entravent point l'anglais. J'en donnerais une équivalence mot à mot.

Le premier mot veut dire : sans couleur, le second mot : vert, le troisième mot : idées (au pluriel), le quatrième peut vouloir dire : sommeil, peut vouloir dire : dormir (à condition de mettre to devant), et peut vouloir dire : dorment, à la troisième personne du pluriel de l'indicatif présent. Vous verrez pourquoi c'est le sens auquel nous nous arrêterons. La nature de l'indéfini en anglais, qui ne s'exprime point, permet de traduire jusqu'ici en mot à mot : d'incolores vertes idées dorment - à quoi s'ajoute ce qui est très évidemment un adverbe en raison de sa terminaison : furieusement.

J'ai dit, « voilà qui s'appelle parler ». Est-ce bien là parler? comment le savoir ? C'est précisément pour le savoir qu'a été forgée cette chaîne signifiante, j'ose à peine dire «phrase». Elle a été formée par un linguiste nommé Noam Chomsky. Cet exemple est cité dans un petit ouvrage qui s'appelle :

Syntactic structures paru chez Mouton à La Haye.

De quoi s'agit-il ? De structuralisme, croyez en ma parole, et de structure syntactique, de syntaxe. ceci mériterait tout de suite commentaire plus précis, je ne fais que l'indiquer.

Syntaxe, dans une perspective structuraliste, est à situer à un niveau précis, que nous appellerons de formalisation d'une part, et d'autre part, concernant le syntagme - le syntagme, c'est la chaîne signifiante - considérée dans ce qui regarde la jonction de ces éléments : syntactic structure consiste à formaliser ces liaisons.

Toutes les liaisons entre ces éléments sont-elles équivalentes? En d'autres termes : n'importe quel élément peut-il être immédiatement contigu à n'importe quel signifiant ?

Il saute aux yeux que la réponse penche plutôt vers la négative, au moins en ce qui concerne un certain usage de cette chaîne signifiante, son usage, disons dans le discours.

Cet exemple se trouve au début de l'ouvrage en question. Il introduit quelque chose qui est à distinguer de la fin de ce travail, à savoir : la constitution, l'amorce ou l'ébauche d'un raisonnement sur la structure syntaxique, il introduit une notion qu'il convient d'en distinguer, celle de la grammaire. Il introduit son propos : syntactic structures, en le spécifiant comme ayant un but : comment établir la formalisation, les signes algébriques, dirons nous - pour vous illustrer tout de suite bien, ce dont il s'agit - qui permettront de produire dans la langue anglaise tout ce qui est grammatical et d'empêcher que se produise une chaîne qui ne le soit pas.

Je ne puis m'avancer ici à juger ce qu'obtient l'auteur d'une telle entreprise. Ce que je peux indiquer, c'est que dans les conditions particulières que lui offre cette langue positive qu'est la langue anglaise, je veux dire la langue telle qu'elle se parle ; il ne s'agit pas de dégager la logique de la langue anglaise, il s'agit en quelque sorte, de quelque chose qui pourrait être monté - de nos jours tout au moins - dans une machine électronique, et que de cela ne puissent sortir que des phrases grammaticalement correctes, et encore - ambition plus grande - toutes les formes possibles qu'offre à l'anglais (je veux dire au sujet parlant anglais) sa langue. La lecture de cet ouvrage est fort séduisante pour ce qu'elle donne l'idée de ce qu'à poursuivre un

tel travail, sorte de rigueur, d'imposition d'un certain réel : l'usage de la langue, et d'une possibilité fort ingénieuse, fort séduisante, fort captivante, qui nous est démontrée, d'arriver à se mouler sur ces formules qui sont celles, par exemple, du plus complexe conjointement des auxiliaires avec certaines formes qui sont propres à l'anglais. Comment engendrer sans faute la transformation de l'actif au passif et l'usage conjoint d'une certaine forme, qui est celle du présent dans son actualité, qui pour dire : lire, distingue I read de I am reading, et qui engendre d'une façon tout à fait mécanique : I have been reading, par exemple, par une série de transformations qui ne sont pas celles de la conjonction de ces mots mais de leur composition .

Il y a là quelque chose de fort séduisant, mais qui n'est point cela où je m'engage. Car ce qui m'intéresse, c'est ce pour quoi a été forgé cet exemple. Il a été forgé pour distinguer le grammatical d'un autre terme que l'auteur introduit ici dans l'ordre de la signification, en anglais, ça s'appelle meaning. L'auteur pense en ayant construit cette phrase, avoir donné une phrase qui est sans signification, sous le prétexte que colourless contredit green, que les idées ne peuvent pas dormir, et qu'il apparaît plutôt problématique qu'on dorme furieusement. Ce qui le frappe c'est qu'il puisse par contre obtenir d'un sujet - sujet qu'il interroge ou qu'il feint d'interroger, mais assurément qui est son recours - que cette phrase sans signification est une phrase grammaticale. Je prends cet exemple historique parce qu'il est dans l'histoire, il est dans le travail, dans le chemin actuel de la linguistique ; il me gêne un peu en raison du fait qu'il n'est point en français, mais aussi bien cette ambiguïté fait partie de notre position, vous allez le voir.

Pour ceux qui ne savent pas l'anglais, je vous demande de faire l'effort, de vous représenter l'ordre inverse des mots, (ce n'est pas grammatical) :

« Notre Père qui êtes aux cieux, restez-y ! »

« Y restez cieux aux êtes qui père notre »

Voilà à quoi ça correspond la phrase inversée, assez connue, de J. Prévert

Il est clair que le grammatical ici ne repose pas, du moins seulement, sur ce qui peut apparaître dans quelques mots de flexions, à savoir : le « s » de ideas que vient conforter l'absence de « s » à la fin de sleep, à savoir un certain accord formel, reconnaissable pour un anglophone, et aussi la terminaison « ly » de furiously qui nous indique que c'est un adverbe.

Car ces caractéristiques restent dans la seconde phrase ; elle est pourtant, pour un anglais, d'un degré tout à fait différent, quant à l'expérience de la parole, de la première. Elle est non grammaticale, et n'offrira pas plus de sens que la prière ironique, voire blasphématoire, de Prévert ; mais, croyez moi, avec le temps, on la baptisera ... quel respect dans ce « restez-y » de cette phrase, une fois inversée ! Ceci indique que vous souligniez au passage, dans ce que je viens d'articuler, le mot de sens.

Nous verrons à quoi aujourd'hui il va nous servir, nous verrons ce que, par là, j'introduis ici. En effet, l'entreprise de Chomsky est soumise, comme de bien entendu, à la discussion. D'autres linguistes ont fait remarquer, et tout à fait à juste titre, qu'il y a quelque abus, ou en tout cas que la discussion peut s'ouvrir, autour de cette connotation du : meaningless, du « sans signification ».

Assurément, la signification s'éteint tout à fait, là où il n'y a pas grammaire, mais là où il y a grammaire, je veux dire construction grammaticale ressentie, assumée, par le sujet - le sujet interrogé, qui, là, est appelé en juge, à la place, au lieu de l'Autre, pour réintroduire un terme introduit dans notre exposé de l'année dernière, (en référence) - là où il y a construction grammaticale, peut-on dire qu'il n'y a pas de signification ?

Et il est facile, toujours me fondant sur des documents, de vous prier de vous référer à tel article de Jakobson dans la traduction qu'en a donnée

Nicolas Ruwet, pour que vous retrouviez dans tel article, dans la partie grammaire de ses articles groupés sous le titre : « Essai de linguistique générale », page 205, la discussion de cet exemple. Il me sera facile de pousser en avant toutes sortes d'attestations dans l'usage en anglais, dans Marvell, par exemple, Green thought in a green shade, qu'il traduit aussitôt, entre parenthèses, -ou plutôt que le traducteur traduit - : « une verte pensée dans une ombre verte » ; voire telles expressions russes tout à fait analogues à la prétendue contradiction ici inscrite dans la phrase. Il n'y a pas besoin d'aller si loin, il suffit de remarquer que dire un round square en anglais - autre exemple pris par le même auteur - n'est en réalité pas du tout une contradiction étant donné que square est très souvent usité pour désigner une place et qu'une place ronde peut être un square.

Dans quoi allons-nous pourtant nous engager ? Vous le voyez, dans des équivalences, et pour tout dire, si j'essaie de montrer que cette phrase peut avoir une signification, j'entrerais certainement dans des voies plus fines. C'est de la grammaire elle-même que je partirai, j'observerai si cette phrase est grammaticale ou non, que c'est par exemple en raison du fait que ce qui surgit dans cette phrase apparemment comme adjectif, à savoir colourless green, se trouve avant le substantif, et qu'ici nous nous trouvons, en anglais comme en français, placés devant un certain nombre d'effets qui restent à qualifier. Provisoirement, je continue de les appeler effets de sens, c'est à savoir que dans ce rapport de l'adjectif au substantif, (l'adjectif nous l'appelons, en grec, épithète) l'usage, en anglais, en français et dans toute langue - encore qu'avec les langues cet usage varie - cette question de la place est importante pour qualifier l'effet de sens de la jonction de l'adjectif au substantif, en français, par exemple, c'est avant le substantif que se placera un adjectif qui, si je puis dire est identifié à la substance : une belle femme est autre chose qu'une femme belle. L'usage épithète, dira-t-on, celui de l'adjectif qui précède, est à distinguer de l'épanathète, de celui qui succède, et que la

référence de la femme à la beauté, dans le cas de l'épanathète, c'est à dire de l'article qui suit, est quelque chose de distingué, alors qu'une belle femme, c'est déjà à l'intérieur de sa substance qu'il se trouve qu'elle est belle, et qu'il y a encore un troisième temps à distinguer, l'usage épemphithète ou d'ambiance, qui indiquera qu'elle a paru belle, cette femme, dans telles circonstances, qu'en d'autres termes, il n'est pas la même chose de dire : " Furieuse Hermione - Hermione furieuse - Hermione, furieuse etc.

En anglais le vrai épanphithème, c'est là qu'il est permis de mettre l'adjectif après le nom. Epanathète comme épicalthathète se mettent toujours avant, mais toujours l'épicalthathète plus près du substantif. On dira un :

« De belle apparence, pourvu d'une belle barbe, vieil homme »,

c'est plus parce que vieil est plus près de homme que le fait qu'il ait une belle barbe et une apparence rayonnante. Dès lors nous voici, par les seules voies grammaticales en mesure de distinguer deux plans et par conséquent de ne pas se faire se rencontrer dans la contradiction green colourless. De plus quelques souvenirs de Sheridan que j'avais là, notés pour vous, d'un dialogue entre Lady Teals et son mari Sir Peter - naturellement c'est les notes qu'on prend qu'on ne retrouve jamais au bon moment - nous apprend assez que, par exemple, Lady Teals proteste contre le fait qu'on la torture à propos de ces elegant expenses, de ces "dépenses élégantes", ceci est fait pour nous faire remarquer que le rapport de l'adjectif et du substantif dans l'usage parlé, quand il s'agit justement de l'épicalthathèse, n'est peut-être pas à prendre en anglais comme en français et que vous ne pouvez pas traduire elegant expenses par dépenses élégantes mais en inversant strictement leur rapport, en disant des « Élégances coûteuses ».

Même dans Tennyson, j'avais aussi pour vous une certaine : glimmering strangeness, qui surgit du locuteur au sortir de son rêve, bien évidemment doit

se traduire par lueurs étranges et non pas par étrangetés lumineuses.

De sorte qu'ici c'est peut-être bien de cette idée de verdure, de verdure idéale, qu'il s'agit par rapport à quoi colourless est plus caduque ; c'est quelque chose comme des ombres d'idées qui s'en vont là perdant leur couleur et pour tout dire, exsangues. elles sont là à se promener, non pas puisqu'elles dorment - et je n'aurais aucune peine, faites-moi grâce de la fin de cet exercice de style - de vous démontrer qu'il est parfaitement concevable que si nous donnons au "sleep" - dorment -quelque chose de métaphorique j'ai voulu montrer que si on veut donner au sleep quelque chose de métaphorique, il y ait un sommeil accompagné de quelque fureur, du reste est-ce que ce n'est pas ce que nous éprouvons tous les jours, et pour tout dire, si aussi bien vous me dispensez de cette vaine queue de discours, je vous laisse le soin de le fabriquer.

Je ne peux pas trouver à interroger les choses dans le sens du lien de la grammaire à la signification, je ne peux pas trouver dans cette phrase l'évocation à proprement parler de l'inconscient où il est. Qu'est-ce que l'inconscient ? Si ce n'est justement des idées, des pensées, des pensées dont la verdure extrême - Freud ne nous dit-il pas quelque part comment les ombres de l'évocation aux enfers parvenant au jour, demandent à boire du sang pour retrouver leurs couleurs ? - si ce ne sont pas les pensées de l'inconscient dont il s'agit, qui ici dorment furieusement, tout cela aura été un très joli exercice, mais je ne l'ai poursuivi - je ne dirai pas jusqu'au bout, puisque je l'abrège - que pour souffler dessus, car c'est tout simplement complètement idiot.

L'inconscient n'a rien à faire avec ces significations métaphoriques, si loin que nous les poussions. Et chercher dans une chaîne signifiante, grammaticale, la signification, est une entreprise d'une futilité extraordinaire. Car, si en raison du fait que je suis devant cet auditoire, j'ai pu lui donner cette signification là, j'aurais aussi bien pu lui en donner une tout autre, et pour une simple raison, c'est qu'une chaîne signifiante engendre

toujours quelle qu'elle soit, pourvu qu'elle soit grammaticale, une signification, et je dirai plus : n'importe laquelle.

Car, je me fais fort, en faisant varier - et on peut faire varier à l'infini les conditions d'entourage, de situation, mais bien plus encore les situations de dialogues - je peux faire dire à cette phrase tout ce que je veux, y compris, par exemple, à telle occasion que je me moque de vous.

Attention ! Est-ce que n'intervient pas là, autre chose à cet extrême, qu'une signification ? Que je puisse dans tel contexte, en faire surgir toute signification, c'est une chose, mais est-ce bien de signification qu'il s'agit ? Car la signification de tout à l'heure, pourquoi ai-je dit qu'aussi bien, rien ne l'assurait. C'est dans la mesure même où je venais de lui en donner une, par rapport à quoi ? À un objet, un référent : quelque chose que j'avais fait surgir là, pour les besoins de la cause, à savoir : l'inconscient.

En parlant de contexte, en parlant de dialogue, je laisse disparaître, s'évanouir, vaciller, ce dont il s'agit, à savoir la fonction du sens. Ce qu'il s'agit ici de serrer de plus près, c'est la distinction des deux. Qu'est-ce qui fait en dernière analyse que cette phrase, son auteur même l'a choisie, s'est si aisément confortée de quelque chose de si douteux, à savoir : qu'elle n'ait pas de sens. Comment un linguiste qui n'a pas besoin d'aller aux exemples extrêmes, au carré rond dont je parlais tout à l'heure, pour s'apercevoir que les choses qui font le sens le plus aisément reçu, laisse complètement passer à l'as, la remarque d'une contradiction quelconque : ne dit-on pas, avec l'assentiment général : une jeune morte ? Ce qui pourrait être correct, c'est de dire qu'elle est morte jeune. Mais la qualifier de jeune morte avec ce que veut dire l'adjectif mis avant le substantif en français doit nous laisser perplexe : est-ce comme morte qu'elle est jeune ?

Ce qui fait le caractère distinctif de cette phrase, je me le suis demandé, ne pouvant croire à une telle naïveté de la part de celui qui la produit comme paradigme. Pourquoi a-t-il pris un tel paradigme,

manifestement forgé ? Et cependant je me demandais ce qui faisait effectivement la valeur paradigmatique de cette phrase. Je me suis fait apprendre à la bien prononcer. Je n'ai pas un phonétisme anglais spécialement exemplaire. Cet exercice avait pour moi un usage : de ne pas déchirer les oreilles de ceux pour qui ce phonétisme est familier.

Et dans cet exercice, je me suis aperçu de quelque chose : qu'entre chaque mot, il fallait que je reprenne un peu de souffle. Pourquoi ?

Colourless, green, ideas, sleep, furiously... Pourquoi est-ce qu'il faut que je reprenne souffle ?

Est-ce que vous avez remarqué que ça fait grgr, ideas sleep, un s s'enchaîne avec un s et après ça, fffuriously.

Alors j'ai commencé à m'intéresser aux consonnes, Il y a une chose qu'on peut dire en tout cas c'est que ce texte est atteint d'amusie, de quelque façon que vous l'entendiez, la musique, les muses...

Comme dit Queneau :

«avec les arts on s'amuse, on muse avec les lézards».

Et m'apercevant - faisant le compte de ces consonnes : le c, les deux « L » de colourless, le g de green, le n, un troisième L, un quatrième L - il m'est venu à l'esprit ces vers, que j'espère, vous adorez autant que moi, qui sont écrits au bas du tableau, et qui emploient très précisément la batterie consonnantique de la phrase forgée :

« Songe, songe, Céphise à cette nuit cruelle
qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle. »

Je ferai facilement le travail inverse de ce que j'ai fait tout à l'heure, pour vous montrer qu'il n'est pas moins étrange de parler d'une nuit cruelle que d'un carré rond, qu'une nuit éternelle est assurément une contradiction dans les termes, mais par contre que la valeur émouvante de ces deux vers est essentiellement dans la répercussion d'abord, dans la répétition de ces quatre « s » sifflants qui sont soulignés au tableau, dans la répercussion de Céphise dans " fut " de la seconde ligne, à la répercussion du

« t » quatre fois, du « n » de nuit deux fois, la labiale primitive f promise par sa forme atténuée « fut » et de Céphise, dans ce : « pour tout un peuple » qui harmonise, qui fait vibrer d'une certaine façon quelque chose qui, assurément, dans ces deux vers, est tout le sens, le sens poétique. Et ceci est de nature à nous forcer à nous rapprocher plus intimement de la fonction du signifiant. Si assurément, les deux vers dont il s'agit ne prétendent à aucun degré donner la signification de la formule du linguiste, ils nous forcent à nous interroger si nous ne sommes pas, par là, beaucoup plus près de ce qui fait son sens, de ce qui pour son auteur surtout, était le point véritable où il s'assurait de son non-sens. Car à un certain niveau, les exigences du sens sont peut-être différentes de ce qui nous apparaît tout d'abord, à savoir qu'à ce niveau du sens, l'amusis est une objection radicale. Voilà par quoi je me suis décidé à introduire cette idée, histoire de vous en donner le ton, ce que j'appelle : Problèmes cruciaux pour la psychanalyse. J'ai parlé l'année dernière, des « Fondements de la psychanalyse », j'ai parlé des concepts qui me paraissent essentiels à structurer son expérience, et vous avez pu voir qu'à aucun de ces niveaux, ce n'a été des vrais concepts, que je n'ai pu les faire tenir - pour autant que je peux les faire tenir, pour autant que je les fais rigoureux - à l'endroit d'aucun référent.

Que toujours, en quelque manière, le sujet que ce concept aborde, est impliqué dans son discours même. Je ne puis parler de l'ouverture et de la fermeture de l'inconscient sans être impliqué dans mon discours même par cette ouverture et cette fermeture. Que je ne puis parler de la rencontre comme constituant par son manque même, le principe de la répétition, sans rendre insaisissable le point même où se qualifie cette répétition.

Dante, après d'autres, avant d'autres, avant beaucoup d'autres encore, introduisant dans De vulgari alequentia, dont nous aurons à parler cette année, les questions les plus profondes de la linguistique dit que toute science - et c'est d'une science qu'il s'agit pour lui - doit pouvoir déclarer ce qu'il faut

traduire : son objet, et nous sommes tous d'accord, seulement son objet .

Son objet pour avoir sa valeur, dans le latin dont Dante se sert, s'appelle le subjectum. C'est bien, en effet dans l'analyse, du sujet qu'il s'agit ; ici aucun déplacement n'est possible qui permette d'en faire un objet. Qu'il en soit de même dans la linguistique, ceci n'échappe pas plus à aucun linguiste que ça n'échappe à Dante, ni à son lecteur, mais le linguiste peut s'efforcer de résoudre ce problème différemment de nous, analystes. C'est précisément pour cela que la linguistique s'engage toujours plus avant dans la voie que pointait, tout à l'heure, le travail de notre auteur, dans la voie de la formalisation. C'est parce que dans la voie de la formalisation, ce que nous cherchons à exclure : c'est le sujet. Seulement, nous, analystes, notre visée doit être exactement contraire, puisque c'est là le pivot de notre praxis. Seulement, vous savez que, là dessus je ne recule pas devant la difficulté puisque, en somme, je pose - je l'ai fait l'année dernière d'une façon suffisamment articulée - que le sujet, ce ne peut être, en dernière analyse, rien d'autre que ce qui pense : « donc je suis », ce qui veut dire que le point d'appui, l'ombilic comme dirait Freud, de ce terme du sujet n'est proprement que le moment où il s'évanouit sous le sens, où le sens est ce qui le fait disparaître comme être, car ce « donc je suis » n'est qu'un sens. Est-ce que ce n'est pas là que peut s'appuyer la discussion sur l'être ?

Le rapport du sens au signifiant, voilà ce que je crois, depuis toujours, essentiel à maintenir au cœur de notre expérience, pour que tout notre discours ne se dégrade pas. Au centre de cet effort qui est le mien, orienté pour une praxis, j'ai mis la notion de signifiant.

Comment se fait-il qu'encore tout récemment, dans une réunion de mes élèves, j'ai pu en entendre un qui a pu dire - d'ailleurs je ne me souviens plus lequel, et après tout je le sais bien, il n'était pas le seul à le dire - que la notion de signifiant pour Lacan - ceci encore, à lui dans son esprit - lui laisse quelque incertitude. Si c'est ainsi, alors qu'après

tout - un article comme « L'instance de la lettre dans l'inconscient », que je vous prie de relire - c'est un fait que mes textes deviennent plus clairs avec les ans.

Rumeur dans la salle.

On se demande pourquoi ?

Je dis : c'est un fait, dont plus d'un, sinon tous témoignent, ce texte est admirablement clair, et l'exemple : homme - dame, que je donne comme évoquant par son couplage signifiant le sens d'un urinoir, et non pas de l'opposition des sexes, mais comme s'insérant du fait du masquage de ce sens, pour deux petits enfants qui passent en train dans une gare, une division désormais irrémédiable sur le lieu qu'ils viennent de traverser, l'un soutenant qu'il est passé à homme et l'autre qu'il est passé à dame. Ceci me semble quand même une histoire destinée à ouvrir les oreilles. Aussi bien, des formulations moins confinantes à l'apologie, qui sont celles-ci que le signe - de quelque façon qu'il soit composé, et inclut-il en lui-même la division signifiant-signifié - le signe c'est ce qui représente quelque chose pour quelqu'un. C'est-à-dire qu'au niveau du signe nous sommes au niveau de tout ce que vous voudrez, du psychologique, de la connaissance, que vous pourrez raffiner :

- qu'il y a le signe véritable, la fumée qui indique le feu ;
- qu'il y a l'indice, la trace, laissée par la gazelle, sur le sable ou le rocher ;
- mais que le signifiant c'est autre chose, et que le fait que le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant est une formulation suffisamment ferme pour que, seulement à vous forcer de vous y retrouver, ceci ait quelque conséquence.

Pourquoi dès lors est-ce que ce discours sur le signifiant peut conserver quelque obscurité ? Est-ce

parce que pendant un certain temps, je l'ai voulu, par exemple ? Oui. Et qui est ce je alors ? Il est peut-être interne à ce nœud de langage qui se produit quand le langage a à rendre compte de sa propre essence.

Peut-être est-il obligé, qu'à cette conjecture, se produise obligatoirement quelque perte ?

C'est exactement, conjointe à cette question de la perte, de la perte qui se produit, chaque fois que le langage essaie, dans un discours, de rendre raison de lui-même, que se situe le point d'où je veux partir pour marquer le sens de ce que j'appelle rapport du signifiant au sujet.

J'appelle philosophie tout ce qui tend à masquer le caractère radical et la fonction originante de cette perte. Toute dialectique et nommément l'hégélienne qui va à masquer, qui, en tout cas, pointe à récupérer les effets de cette perte est une philosophie. Il y a d'autres façons que la prétention d'en agir avec cette perte. Il y a de regarder ailleurs, et nommément de tourner son regard vers la signification, et de faire du sujet cette entité qu'on appelle l'esprit humain, de le mettre avant le discours. C'est une vieille erreur dont la dernière incarnation s'appelle psychologie du développement, ou si vous voulez pour l'illustrer : Piagettisme. Il s'agit de savoir si nous pouvons en aborder la critique sur son propre terrain. Exemple : la contribution qui est celle que j'espère apporter cette année à quelque chose, pour la psychanalyse, qui montre que le discours que nous poursuivons pour elle, nécessite des choix et nommément l'exclusion d'un certain nombre de positions qui sont des positions concernant le réel, que ces positions sont fausses et qu'elles ne sont pas fausses sans raison, que la position que nous prenons est celle, et peut-être la seule qui permette de fonder, dans son fondement le plus radical, la notion d'idéologie. Je ne vous laisserai pas aujourd'hui partir - encore que ce soit là talisman superflu - sans une formule inscriptible au tableau, puisque après tout je m'y mets, qui est celle-ci, qu'il est vrai que la relation du signifiant soit essentiellement au signifiant : que le signifiant comme tel en tant

qu'il se distingue du signe, ne signifie que pour un autre signifiant, et ne signifie jamais rien d'autre que le sujet, il doit y en avoir des preuves surabondantes. Sur le plan de la critique de Piaget, que je pense aborder la prochaine fois, et nommément de la fonction du langage égocentrique, je pense vous en donner dès cette fois là des preuves, titre de graphe, de graphe simplifié, indicatif du chemin que nous allons parcourir, et la formule : S/s, signifiant sur signifié est - d'une façon non ambiguë, et ceci depuis toujours - à interpréter comme ceci : qu'il y a un ordre de référence du signifiant qui est, à ce que j'appelais l'année dernière, un autre signifiant. C'est ce qui le définit essentiellement.

Qu'est-ce alors que le signifié ? Le signifié n'est point à concevoir seulement dans le rapport au sujet. Le rapport du signifiant au sujet en tant qu'il intéresse la fonction de la signification, passe par un référent. Le référent ça veut dire : le réel, et le réel, n'est pas simplement une masse brute et opaque, le réel est apparemment structuré. Nous ne savons d'ailleurs absolument pas en quoi tant que nous n'avons pas le signifiant. Je ne veux pas dire pour autant que de ne pas le savoir, nous n'avons pas de relations à cette structure. Aux différents échelons de l'animalité, ces structures s'appellent : la tendance, le besoin et il faut bien - que même ça qu'on appelle à tort ou à raison, même en psychologie animale : l'intelligence - il faut bien en passer par cette structure. L'intelligence, je ne sais pourquoi on a fait là-dessus une erreur, l'intelligence est bien pour moi, comme pour tout le monde, non verbale. Ce que j'essaierai de vous montrer la prochaine fois pour critiquer Piaget, c'est qu'il est absolument indispensable, pour ne pas faire l'erreur de croire que l'évolution de l'enfant ça consiste selon une volonté prédéterminée par l'Éternel depuis toujours, à le rendre de plus en plus capable de dialoguer avec Monsieur Piaget, c'est de poser la question, sinon de la résoudre : en quoi l'intelligence comme préverbale vient se nouer avec le langage comme pré-intellectuel. Pour l'instant je note que pour concevoir quoi que ce soit à la signification, il

faut apprendre d'abord. Ce qui n'épuise rien et ne nous force pas à un échafaudage, ni à conserver le même indéfiniment.

Remarquez qu'il y a deux usages du signifiant par rapport au référent : l'usage de dénotation comparable à une correspondance qui se voudrait biunivoque, disons une marque, une marque au fer sur le référent, et une connotation, à savoir, en quoi - c'est là-dessus, vous le verrez la prochaine fois, que va tourner notre exemple de la critique de Piaget - en quoi un signifiant peut servir à introduire dans le rapport au référent quelque chose qui a un nom, qui est le concept. Et ça c'est un rapport de connotation.

C'est donc par l'intermédiaire du rapport du signifiant au référent que nous voyons surgir le signifié. Il n'y a pas d'instance valable de la signification qui ne fasse circuit, détour, par quelque référent.

La barre donc, n'est pas comme on l'a dit, me commentant : la simple existence - en quelque sorte tombée du ciel - de l'obstacle, ici entifié, elle est d'abord point d'interrogation sur le circuit de retour. Mais elle n'est pas simplement ça, elle est cet autre effet du signifiant en quoi le signifiant ne fait que représenter le sujet, et le sujet, tout à l'heure, je voulais l'incarner dans ce que j'ai appelé le sens, où il s'évanouit comme sujet. Eh bien c'est ça. Au niveau de la barre se produit l'effet de sens, et ce dont je suis parti aujourd'hui dans mon exemple, c'est pour vous montrer combien l'effet de signifié, si nous n'avons pas le référent au départ, est pliable à tous sens, mais que l'effet de sens est autre chose. Il est tellement autre chose, que la face qu'il offre du côté du signifié est proprement ce qui n'est pas moins unmeaning, non signifiant, mais meaningless, que c'est à proprement parler ce qui se traduit par l'expression : « non-sens », et qu'il est possible de bien scander ce dont il s'agit dans notre expérience analytique, qu'à voir que ce qui est exploré, ce n'est pas l'océan, la mer infinie de significations, c'est ce qui se passe dans toute la mesure où elle nous révèle cette barrière du

« non-sens », ce qui ne veut pas dire sans signification, ce qui est la face de refus qu'offre le sens du côté du signifiant. C'est pour cela qu'après être passé par ce sondage de l'expérimentation psychologique, nous essaierons de montrer combien elle manque les faits, à méconnaître le véritable rapport du langage à l'intelligence. Nous prendrons un autre éclairage et que pour partir d'une expérience qui, sans doute, est, également, toute autant que la psychologie, différente de la psychanalyse, une expérience littéraire nommément, en essayant de donner son statut propre - car ce n'est pas nous qui l'inventons, il existe - à ce qu'on appelle le non-sens, en interrogeant : « Alice au pays des merveilles » ou quelque bon auteur de ce registre, nous verrons l'éclairage que ceci nous permet de donner au statut du signifiant.